

**L'HOMME-CHEVREUIL
SEPT ANS DE VIE SAUVAGE**

GEOFFROY DELORME

L'HOMME- CHEVREUIL

Sept ans de vie sauvage



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr.

© Éditions des Arènes, Paris, 2021.
© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-339-1

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

*À Chévi, mon meilleur ami.
Tu m'as appris à voir,
à sentir, à aimer,
à croire que tout était possible
et à devenir moi-même.*

À Aurore

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut,
tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait,
tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent
en soi-même.

Elle est belle
pour qui la voit,
Elle est bonne
à celui qui l'aime,
Elle est juste
quand on y croit
Et qu'on la respecte
en soi-même.

Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
En la nature c'est toi-même.

George Sand

Prologue

Homme ou femme ? Mes yeux ont perdu depuis longtemps la faculté de discerner ce genre de détail à plus de trente mètres. Il y a un animal qui gambade à ses côtés ? Ah non, pitié, pas un chien ! Il faut que je les arrête avant qu'il fasse fuir mes amis.

Comme eux, je suis devenu très territorial. Quiconque entre sur mon territoire est considéré comme un danger potentiel. J'ai l'impression que l'on viole mon intimité. Mon secteur fait un rayon de cinq kilomètres. Dès que je vois quelqu'un, je le suis, je l'épie, je me renseigne.

S'il revient trop souvent, je vais tout faire pour le faire fuir.

Je sors du sous-bois, bien déterminé à stopper la progression du promeneur. Une odeur prononcée de violette très sucrée m'agresse les narines. Mon promeneur doit être une femme. Alors que je remonte le petit chemin forestier, je prends conscience que je n'ai plus adressé la parole à un être humain depuis des mois. Cela fait sept ans que je vis dans la forêt, que je ne communique qu'avec des animaux. Les premières années, je faisais des allers-retours entre la société humaine et le monde sauvage, mais avec le temps j'ai fini par définitivement tourner le dos à ce qu'ils appellent la « civilisation »

pour rejoindre ma vraie famille : les chevreuils.

À mesure que je progresse sur le petit chemin forestier remontent en moi des sentiments que je croyais avoir complètement éliminés de mon existence. Quelle allure je dois avoir ? Mes cheveux ? Ça fait des années qu'ils n'ont pas vu un peigne et sont coupés « à l'aveugle » avec une petite paire de ciseaux de couture. Heureusement, je suis imberbe. C'est déjà ça. Mes vêtements ? Mon pantalon tout craquelé de terre pourrait tenir tout droit, comme une sculpture. Enfin, au moins il est sec aujourd'hui. Au début de l'aventure, il m'arrivait de chercher mon reflet dans un miroir de poche

que je gardais dans une petite boîte ronde. Mais avec le temps, le froid, l'humidité, ce miroir s'est terni et, à vrai dire, je ne sais plus à quoi je ressemble.

C'est une femme. Il faut que je sois courtois pour ne pas l'apeurer. *Mais reste sur tes gardes, on ne sait jamais.* Par quel mot commencer ? « Bonjour » ; « bonjour », c'est bien. Non, plutôt « bonsoir ». C'est déjà la fin de la journée.

— Bonsoir...

— Bonsoir, monsieur.

Tout gamin, alors que je découvre bien au chaud dans la salle de classe du cours préparatoire de mon école les bases de ma future vie humaine – j’apprends à lire, à écrire, à compter et à me comporter en société –, je me laisse facilement aller à contempler par la fenêtre la noblesse du monde sauvage. J’observe les moineaux, les rouges-gorges, les mésanges, tout animal pouvant passer dans mon champ de vision, et j’apprécie la chance de ces petites créatures de pouvoir jouir d’une telle liberté. Moi, je suis enfermé dans cette pièce avec d’autres enfants qui apparemment

s'y plaisent, alors que, du haut de mes six ans, j'aspire déjà à cette liberté. Je mesure évidemment à quel point la vie dehors doit être rude, mais l'observation de cette existence simple et sereine bien que dangereuse fait naître en moi un bourgeon de mutinerie contre une vision humaine dans laquelle j'ai déjà l'impression qu'on essaye de m'enfermer. Chaque jour que je passe devant cette fenêtre au fond de la classe m'éloigne un peu plus des valeurs dites « sociétales », alors que le monde sauvage m'attire vers lui aussi sûrement qu'un aimant sur une boussole.

À peine quelques mois après la rentrée, un événement apparemment

banal va cristalliser ce bourgeon de rébellion. Un beau matin, j'apprends en arrivant en classe qu'une sortie piscine est prévue. D'un naturel un peu craintif, j'appréhende déjà. Arrivé devant le bassin, je suis tétanisé. C'est la première fois que je vois une telle quantité d'eau, et n'ayant jamais nagé de ma vie, une peur instinctive m'envahit. Tous les enfants semblent parfaitement à l'aise, alors que moi je serre les dents. La monitrice, une femme rousse au visage long et sévère, me demande de me mettre à l'eau. Je refuse. Son visage se crispe, le ton se durcit, elle m'ordonne de plonger. Je refuse à nouveau. Elle s'approche alors de moi tel un militaire au pas lourd, me